3 1761 05645405 1

Fagan, Christophe Barthélemy
Les originaux

PQ
1982
F3
07
1802

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lesoriginauxcom00faga

Y 15177

LES

ORIGINAUX,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE

DE FAGAN.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre Français, le 18 Juillet 1737.

390276
21.3.41

A PARIS;

Chez FAGES, Libraire, au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevard Saint-Martin, N.° 25, vis-à-vis le Théâtre des Jeunes-Artistes.

AN X. (1802).

PERSONNAGES.

LA MARQUISE.
HORTENSE.
LE MARQUIS, *Fils de la Marquise.*
LE CHEVALIER.
LE SÉNÉCHAL, *Ignorant.*
LE BARON, *Ivre.*
FROSINE, *Médisante.*
M. DE BRETTENVILLE, *Faux Brave.*
GELASTE, *Homme de Plaisir.*
UN LAQUAIS.

La Scène est dans le Château de la Marquise.

PQ
1982
F3
07
1802

LES ORIGINAUX.

(Le Théâtre représente une espèce de vestibule ou salle basse du Château).

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Les mesures que j'ai prises, madame, ont si bien tourné, et le hasard m'a si bien servi, qu'assurément le Marquis verra ici des originaux de toutes les espèces : et s'il est vrai que, pour bien sentir le ridicule de nos défauts, il soit nécessaire de les considérer dans les autres, je vous réponds qu'il pourra prendre aujourd'hui une leçon des plus complettes.

LA MARQUISE.

Il faut, Chevalier, être aussi complaisant que vous l'êtes, pour vous donner tant de soins, et pour venir écouter sans cesse, de la part d'une mère, des plaintes qui devroient vous être indifférentes.

LE CHEVALIER.

Vos conversations ont un charme qu'en vérité, madame, je préfere, sans peine, à toute autre sorte de plaisir ; cependant il me semble que vous prenez la chose un peu trop à cœur. On ne peut, après tout, reprocher au jeune Marquis votre fils que quelques traits de jeunesse, qui ne devroient point détruire l'espérance que vous en aviez conçue.

LA MARQUISE.

Si vous aviez autant d'intérêt que moi à desirer qu'il fût parfait, vous verriez en lui tout ce que je crois y voir. Je vous l'ai déjà dit, Chevalier. Esclave des faux airs, adorateur des travers les plus outrés, il adopte si avidement les ridicules que nos jeunes gens mettent à la mode, qu'il semble que lui seul les auroit tous créés, si, pour le malheur de la société, on ne l'eût dès longtemps prévenu. Du ridicule au vice la pente est bien facile ; et ce que vous appellez traits de jeunesse, n'est que trop souvent un mauvais présage pour les mœurs. Enfin, vous savez quel parti je lui destinois : vous savez avec quelle ardeur je desirois de le voir uni à Hortense. Il a d'abord paru sensible à ses charmes ; il a senti quel étoit le prix d'une union aussi avantageuse,

Mais aux approches d'un engagement, l'esprit de dissipation, un faux amour de la liberté, et, pour ainsi dire, la honte de bien faire, l'ont fait frémir. La froideur, les mauvais procédés même ont succédé à l'hommage qu'il lui rendoit; et il faut qu'auprès d'Hortense j'excuse sans cesse sa conduite, et que je donne des couleurs à des mépris qu'elle ne sait comment interpréter.

LE CHEVALIER.

Des exemples seront plus forts que toutes les leçons que l'on pourroit lui donner. La légère indisposition qui le retient ici, est une occasion favorable. Il verra, de sang-froid, des ridicules que tous les jours l'ivresse où le jettent les plaisirs l'empêche d'appercevoir, et il sera tranquille spectateur de scènes qui souvent ne lui ont paru aimables, que parce qu'il en étoit le principal acteur.

LA MARQUISE.

Enfin, vous espérez donc ?....

LE CHEVALIER.

Je crois avoir pris toutes les précautions nécessaires, et je vais songer à l'exécution. Le hasard a conduit ici l'ignorant Sénéchal. Frosine et Gelaste doivent s'y rendre, et je ferai ensorte que le Baron qui a passé la nuit dans le Château voisin..... Mais j'apperçois votre fils, ayez seulement soin, madame, de le déterminer à recevoir quelques visites, que vous lui direz être occasionnées par la nouvelle de son prochain mariage.

Il suffit. LA MARQUISE.

SCENE II.

LA MARQUISE, le jeune MARQUIS.

LE MARQUIS, *sans voir sa mère.*

Il faut se sauver malgré qu'on en ait. Hortense me deviendra insupportable, si son séjour ici dure encore quelque tems. Quoi ! toujours des reproches, et exiger de ma part de la raison ? Oh ! parbleu ! c'en est trop.

LA MARQUISE.

Vous faites, en peu de mots, votre éloge, mon fils.

LE MARQUIS.

Ah ! madame, il n'est pas bien de me surprendre de la sorte. Ne croyez point, je vous prie, que ce que vous avez pu m'entendre dire, soit sérieux. Vos ordres me sont trop chers, pour que je n'aie pas pour Hortense et pour le mariage même un respect et un amour infinis.

LA MARQUISE.

Du ton dont vous faites cet aveu, je ne le crois pas bien sincère.

LE MARQUIS.

Mais, à parler franchement, pourquoi vous plaisez-vous à avilir vous-même votre ouvrage ? Que vaudrai-je de plus, quand je serai au nombre des maris ? Le lien conjugal me rendra le plus lugubre personnage du monde ; et j'ai l'honneur de vous assurer d'ailleurs que, de bon compte, je sais trente personnes qui se tiendront fort offensées de me voir prendre un engagement.

LA MARQUISE.

Je crois ces personnes-là fort délicates en sentimens.

LE MARQUIS.

Assurément.

LA MARQUISE.

Oui, mon fils, je le crois. Le mauvais choix de ces personnes si délicates est cependant au rang des défauts que j'ai à vous reprocher.

LE MARQUIS.

A moi des défauts !

LA MARQUISE.

Croyez-vous donc n'en point avoir ?

LE MARQUIS.

Non pas, Madame ; je sais que communément chacun a les siens.

LA MARQUISE

Ce seroit grand hasard que les vôtres vous eussent échappé : car, à vous parler aussi avec franchise, vous êtes, mon fils, emporté, intempérant, peu instruit, indiscret, orgueilleux, volage, moqueur et médisant.

LE MARQUIS.

La peinture est un peu chargée, ce me semble ; il y a plusieurs de ces défauts-là que je serois fâché de ne point avoir ; par exemple, médisant.

LA MARQUISE.

Eh ! bien ?

LE MARQUIS.

Il faut l'être, Madame.

LA MARQISE.

Il faut l'être ?

LE MARQUIS.

N'en doutez point. Comment être reçu dans le monde, si vous ne savez pas médire agréablement ? Quelle ressource aurez-vous pour plaire ? Comment faire sa cour à quelqu'un ? Est-il possible d'élever les uns sans rabaisser un peu les autres ? La médisance est une ombre au tableau, et c'est elle qui fait valoir presque toutes les louanges que nous donnons.

LA MARQUISE.

Cette nécessité d'être médisant ne peut être donnée que comme une plaisanterie de votre part. Mais comment justi-

fierez-vous ces emportemens, cette hauteur qui fait qu'un mot dit sans dessein, une raillerie innocente vous révolte contre vos meilleurs amis ; ce feu qui vous entraîne, et qui, dans les querelles comme dans les plaisirs, vous porte aux dernières extrémités ? La modération, mon fils, est une vertu si heureuse, qu'elle nous fait paroître avoir même les vertus que nous n'avons pas.

LE MARQUIS.

Oui. Et avec ces belles maximes-là, il arrive qu'on se déshonore. Il faut être homme pour en savoir les conséquences. Tant de prudence dans les querelles et dans les plaisirs est ordinairement mal interprétée.

LA MARQUISE.

Enfin ces nuits où triomphe l'ivresse ?...

LE MARQUIS.

Ne parlez point d'ivresse, madame. Si elle m'avoit jamais surpris, je vous jure que ce n'auroit point été mon dessein. J'étudie avec trop de soin tout ce qui peut me former. Je bois beaucoup, mais je bois bien : et l'on m'a assuré qu'incessamment je pourrois tenir tête au buveur le plus aguerri.

LA MARQUISE.

La belle étude !

LE MARQUIS.

Cette étude-là ? Elle est peut-être plus utile que celle que l'on fait de tant de vielles morales et de tant préceptes rebattus. Il faut connoître le monde, madame, et....

LA MARQUISE.

La connoissance du monde vous est sans doute nécessaire. Mais, monsieur, quand vous entrez dans ce monde, dépourvu de principes et de lecture, l'apprentissage que vous y faites est bien dur, et ce monde vous connoît et vous juge souvent bien plutôt que vous ne le connoissez.

LE MARQUIS.

Vous avez juré, madame, de m'humilier étrangement ; j'ose pourtant vous dire que ce monde pense plus favorablement à mon égard, et que j'y suis assez aimé, que j'y suis applaudi même.

LA MARQUISE.

Je le souhaite : mais je crains bien que vous ne vous en rapportiez trop à quelques personnes qui vous flattent.

LE MARQUIS.

Oh ! s'il y avoit de la flatterie, je m'en appercevrois.

LA MARQUISE.

La conséquence n'est pas sûre.

LE MARQUIS.

Elle l'est assurément. Un flatteur se sent d'une lieue, et ce qu'il dit ne fait aucun effet sur un homme sensé.

LA MARQUISE.

Et c'est ce dont je ne conviens pas; il en est de la flatterie comme de ces machines que vous voyez dans les spectacles. Quoique vous vous doutiez bien des ressorts qui les font mouvoir, elles ne laissent pas que de séduire. Mon fils, quelque chose que vous disiez, j'ose me flatter que votre mariage avec Hortense se terminera incessamment; je vous prie même de ne pas refuser les visites que la nouvelle de ce mariage ne manquera pas de vous attirer aujourd'hui. Je vous laisse. Voici des livres avec lesquels je voudrois bien que vous puissiez vous entretenir.

LE MARQUIS, *lui baisant la main.*

On feroit assurément, pour vous plaire, des choses plus difficiles.

(*Il la reconduit.*)

SCENE III.

LE MARQUIS *seul, s'asséyant.*

Mon mariage avec Hortense! Je fais vœu, morbleu! de n'en rien faire. Vous n'avez qu'à écouter une mère, vous deviendrez un joli garçon! Ces dames-là peuvent faire une visite de quartier, et apprendre à une fille à se tenir droite; mais sur tout le reste, elles n'en savent pas le mot. Entretenons-nous donc avec des livres, en attendant les complimens qu'on doit me faire. Des livres! de quel fatras de lectures on nous assomme aujourd'hui! Eh! nos premiers pères, qui valoient mieux que nous, lisoient-ils? a quoi servent ces volumes; à appesantir, à retarder le génie et à nous rendre copies d'originaux que nous serions. Ce que je dis-là est vrai, exactement vrai.

Il prend plusieurs livres, les uns après les autres, et en lit quelques lignes.

SCENE IV.

LE MARQUIS, LE SÉNÉCHAL.

LE SENECHAL.

Monsieur, votre très-humble serviteur. Vous ne me remettez peut-être pas; je viens pourtant très-souvent rendre mes devoirs à madame la Marquise votre mère.

LE MARQUIS.

Je me souviens parfaitement d'avoir eu l'honneur de voir monsieur le Sénéchal.

LE SENECHAL.

Pour vous, on vous trouve rarement. Soit ici, soit à la ville, vous êtes un coureur..... qui courez toujours.

LE MARQUIS.

Hélas ! c'est souvent malgré moi.

LE SENECHAL.

Quoi qu'il en soit, je viens vous faire compliment sur votre mariage, si tant est qu'on en doive faire sur une pareille matière.

LE MARQUIS.

Cela est fort équivoque, entre nous.

(*Il fait signe au Sénéchal de s'asseoir.*)

LE SENECHAL.

Après vous, s'il vous plaît. Qu'est-ce donc que vous faisiez-là ? Vous étiez dans la lecture.

LE MARQUIS.

Ah ! je n'y étois pas bien profondément, je vous jure.

LE SENECHAL.

Je le crois bien. Quels bouquins sont-ce là ?

LE MARQUIS, *d'un air moqueur.*

L'Histoire de France, Télémaque.....

LE SENECHAL.

Té-lé-maque, maque. Qu'est-ce que ce Télémaque ?

LE MARQUIS.

Eh ! que voulez-vous que je vous dise ? C'est un malheureux qui cherche son père par terre et par mer. Je me souviens d'en avoir lu le premier livre il y a trois ans. Est-ce que vous n'avez pas entendu parler de Télémaque dans vos études ?

LE SENECHAL.

Mes études ? Oh ! ma foi, je n'ai jamais voulu me fatiguer l'imagination de tout cela. Je n'aime point ce qui me gêne. L'an passé, quand je fus reçu dans ma charge, il me falloit réciter un discours qui avoit de grands mots qui m'embarrassoient : ma foi, je dis tout haut : que celui qui l'a fait le récite lui-même, s'il le veut ; pour moi, je n'en ferai rien.

LE MARQUIS.

Il faut, dans de semblables occasions, parler de tête, monsieur. Rien n'est si plat qu'un discours préparé.

LE SENECHAL.

Oui ; mais il faut fourrer là du latin à tort et à travers ; et vous entendez bien que..... est-ce que vous parlez latin, vous ?

LE MARQUIS.

Que le ciel m'en préserve !

LE SENECHAL.

Ma foi, c'est bien assez de parler correctement sa langue, et je connois mille gens qui ne se soucissent pas d'en savoir davantage. LE MARQUIS, (*à part.*)

Soucissent !..... Vous êtes marié depuis peu, je pense ? Avez-vous trouvé un parti riche ?

LE SENECHAL.

Pas extraordinairement. C'est une famille qui s'est réfugiée en France, et qui est originairement de province.

LE MARQUIS.

De province ?

LE SENECHAL.

Oui. C'est un roman que tout cela, et le grand-père de ma femme étoit, je crois..... bourguemestre en Espagne.

LE MARQUIS.

Que dites-vous ?

LE SENECHAL.

En Espagne, ou dans un autre endroit ; je ne vous l'assurerai pas. Elle a aussi des parens en Angleterre, qu'elle me presse beaucoup d'aller voir. Elle prétend qu'en s'embarquant à une certaine ville, c'est un fort petit voyage ; mais, ma foi, si j'y vais, j'aime mieux être plus long-tems en chemin et aller par terre ; car je crains les rivières comme le diable.

LE MARQUIS.

Vous ne pouvez, ce me semble, jamais arriver en Angleterre que par mer.

LE SENECHAL.

Tout comme il vous plaira. Mais après tout, je ne crois pas qu'on m'y voie. Il y a des dangers par terre, comme par mer ; et il faut je pense, de ces côtés-là, passer par de certains endroits où les hommes sont tout-à-fait sauvages.

LE MARQUIS.

Où avez-vous trouvé cela ?

LE SENECHAL, *prenant un air suffisant.*

Comment donc ! Ne savez-vous pas qu'il y a des gens, comme les Turcs, par exemple, qui égorgent les hommes, et qui les mangent ?

LE MARQUIS.

Il y a de ces gens-là ; mais ce n'est assurément ni dans l'Europe, ni dans l'Asie.

LE SENECHAL.

Peut-être est-ce dans la Bohême ; il se peut bien que je me trompe. Mais laissons-là les choses savantes, et changeons de conversation. Etes-vous content d'épouser celle qu'on vous destine ?

LE MARQUIS.

Je l'aimerois volontiers, Monsieur le Sénéchal ; mais je vous avoue que de s'engager pour toute sa vie à une seule personne qui vous désespére, et qui se croit en droit de se venger, si vous rendez quelque hommage ailleurs, c'est porter un joug bien rigoureux, et se mettre dans des entraves bien étroites.

LE SENECHAL.

Eh ! morbleu ! pourquoi ne nous est-il plus permis d'épouser plusieurs femmes ? Que ne sommes-nous nés il y a.... deux ou trois cens ans ? Nous en aurions eu tant que nous en aurions voulu.

LE MARQUIS.

Deux ou trois cens ans ? Vous vous moquez.

LE SENECHAL.

Comment !

LE MARQUIS.

Votre Chronologie n'est pas plus exacte que votre Géographie.

LE SENECHAL.

Quoi donc ! N'y a-t-il pas eu un tems où il étoit permis d'avoir plusieurs femmes ?

LE MARQUIS.

Je ne me rappelle pas positivement par quelle loi, ni dans quel tems cela étoit permis ; mais sur mon honneur, je n'ai de ma vie entendu choses pareilles à toutes celles que vous me dites.

LE SENECHAL.

Ma foi, je ne m'en souviens pas non plus ; mais c'est le bon sens qui dicte toutes ces choses-là. Adieu : je vais retrouver madame votre mère ; nous allons voir à quoi nous nous amuserons. Elle m'a déjà proposé plusieurs sortes de jeux ; mais je n'en sais aucun : heureusement que j'ai la conversation assez amusante. Au revoir, monsieur le Marquis.

SCENE V.

LE MARQUIS, *seul.*

Cet homme-là est cruellement ignorant ! Disons plutôt qu'il est sot. Quand un homme de cette espèce auroit lu tous les livres du monde, il n'en parleroit pas mieux.

(*Après avoir un peu rêvé*).

Il est certain que l'ignorance poussée à cet excès a quelque chose de honteux.

SCENE VI.

LE MARQUIS, LE BARON, *ivre.*

LE MARQUIS, *se levant avec joie.*

Mais que vois-je ? C'est le Baron, je pense ?

LE BARON.

Oui, mon ami, c'est moi-même.

LE MARQUIS, *le regardant.*

Comment, je crois qu'il est ivre ! Ah ! il est adorable, il est charmant.

LE BARON.

Il y a huit jours que c'étoit ton tour ; c'est aujourd'hui le mien..... mais, il ne faut pas mentir..... j'ai passé une des plus jolies nuits..... Eh ! bien ! Rien n'est plus commode ; vous vous trouvez le matin tout habillé ; et vous êtes tout porté pour faire vos affaires.

LE MARQUIS.

Quoi ! depuis vingt-quatre heures tu ne t'est pas couché ?

LE BARON.

Me coucher ! non, je sais trop ce que je te dois. Embrasse-moi, mon ami. Comme j'allois me mettre au lit, chez le président où la scène s'est passée, il m'est revenu..... par ma foi, je ne sais pas par qui ni comment..... bref, j'ai su que tu étois indisposé : j'ai dit.... il faut absolument que je le voie, car j'ai pour toi une estime tout-à-fait cordiale.

LE MARQUIS.

Je te suis obligé. Mon indisposition est peu de chose.

LE BARON.

Dans ces changemens de saison-ci c'est le diable ; vous ne pouvez pas avoir un moment de santé.

LE MARQUIS.

Il n'y a que lui pour ces choses-là ; pour pousser une partie de plaisir jusqu'à l'extrémité ; il ne faut pas demander si vous étiez bonne compagnie, si les propos ont été délicieux et s'il y a eu bien des rasades versées ?

LE BARON.

Cela est innombrable ! mais laisse-moi, je te prie, un moment ; ne me parle pas.

LE MARQUIS.

Que je ne te parle pas ?

LE BARON, *d'un air riant.*

Non ; tel que tu me vois, j'ai du chagrin.

LE MARQUIS.

Toi, du chagrin ?

LE BARON.

Oui, mon ami ; j'en ai tant..... que j'en crève.

LE MARQUIS.

Où diable le chagrin va-t-il se loger avec toi ? il a sûrement à faire à forte partie.

LE BARON.

Je voudrois te pouvoir conter la chose par ordre, mais il y a un peu de confusion ; il faut que je te quitte,

LE MARQUIS, *le retenant.*

Qu'est-ce que c'est ?

LE BARON.

Tu sais bien l'homme avec qui j'étois tous les jours ?

LE MARQUIS.

Qui ? Léandre ?

LE BARON.

Léandre.

LE MARQUIS.

Il devoit, ce me semble, te faire avoir l'agrément.....

LE BARON.

Lui-même ; il était du souper.

LE MARQUIS.

Te serois-tu brouillé avec lui ?

LE BARON.

Pas autrement. Il s'est mis en tête de nous éclaircir une certaine anecdote, que tout le monde ne sait pas, je puis dire cela. Je lui ai représenté fort poliment que je ne croyois pas que la chose fût tout-à-fait comme il nous la donnoit; il m'a répliqué, aussi fort poliment ; qu'il en étoit très-bien instruit ; j'ai insisté avec la même politesse ; de façon que de politesse en politesse, je lui ai fait voler mon assiette à la tête.

LE MARQUIS.

Ciel !

LE BARON.

Oui ; heureusement que la colonne d'air..... la colonne, tu entends bien ?

LE MARQUIS.

Et quelle a été la suite ?

LE BARON.

La suite ? Il y a eu un grand bruit ; on a couru aux armes. (*en riant*). Nous devions nous égorger cent fois pour une ; mais je ne sais par quel enchantement tout a été pacifié, et nous nous sommes retrouvés tous le verre à la main. Voilà qui est admirable, cela, par exemple !

LE MARQUIS.

Et tu penses qu'il n'aura point de ressentiment de ce procédé ?

LE BARON.

J'ai quelque soupçon que cela le refroidira à mon sujet.

LE MARQUIS.

Pour moi, je le crois très-fort.

LE BARON.

Que veux-tu ? Tous les momens ne peuvent pas se ressembler..... Le plaisir a ses révolutions..... et les choses d'ici bas.....

LE MARQUIS.

Voilà une affaire fâcheuse.

LE BARON.

Point du tout. *Verba volant*, mon ami.

LE MARQUIS.

Il est à souhaiter.....

LE BARON, *chantant.*

Que servent les faveurs que nous fait la fortune ?

Tu es mon roi ; tu me tiens lieu de tout. Que je t'embrasse mille fois..... LE MARQUIS.

Cela est fort bien ; mais, en vérité, Baron, je crois que tu devrois éviter de boire.

LE BARON.

Eviter de boire ? Ah !..... ne hasarde plus de ces discours-là, Marquis ; car tu te ferois siffler de tout le monde. Adieu ; je vais me jetter dans ma chaise. Ah ! la belle nuit ! Ah ! l'aimable nuit ! Ah ! la charmante nuit ! (*Il sort*).

SCENE VII.

LE MARQUIS, *seul.*

VOILA qui est affreux! Il est épouvantable qu'un garçon, naturelleme et si sociable et si doux, se soit emporté jusqu'à cet excès.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, FROSINE.

FROSINE.

J'AI attendu que monsieur le Marquis fût seul, pour lui venir faire la révérence, et lui demander sa protection.

LE MARQUIS.

Eh! c'est toi, ma pauvre Frosine! Vraiment, tu abandonnes bien tes amis: quatre ans entiers sans me venir voir?

FROSINE.

Je suis venue, je vous assure, plus de trente fois; je sors de l'appartement de madame votre mère. Ce bon Chevalier est donc toujours auprès d'elle? En vérité, mon cher Marquis, je ne sais pas trop ce que vous devez en penser.

LE MARQUIS.

La folle!

FROSINE.

La folle? Ah! j'ai oui dire, dans plus d'un endroit, qu'elle alloit se remarier; je suis bien aise de vous en avertir.

LE MARQUIS.

Cela me surprendroit fort.

FROSINE.

Enfin, monsieur, elle m'a renvoyée à vous, et m'a fait espérer que, comme vous aviez beaucoup de connoissances, vous pourriez aisément me procurer une place.

LE MARQUIS.

Quoi! tu n'es plus chez cette Comtesse où tu entras?.....

FROSINE.

Bon! m'a t-il été possible d'y rester? Un lutin qui fait un enfer de sa maison, qui crie, qui tempête du matin jusqu'au soir, et qui, sans être prude, fait coucher son mari au troisieme étage, égratigne ses femmes de chambre, et donne des coups de bâton à ses laquais!

LE MARQUIS.

Quoi, madame de....

FROSINE.

Madame de..... qui dans le monde paroit la douceur même, est telle que je vous la dépeins dans son domestique. Au bout de six mois, je fus obligée de la quitter.

LE MARQUIS.

De façon que tu passas de-là dans une autre maison, dont tu es pareillement sortie.

FROSINE.

Oh ! pour celle-là, c'est à mon grand regret. Elle étoit agréable et sans reproche, et j'y serois encore, si on ne m'avoit point avertie que les affaires y étoient en si mauvais ordre, que je courois risque de n'être point payée de mes gages.

LE MARQUIS.

Enfin, depuis ce temps-là, tu n'as rien trouvé ?.....

FROSINE.

Pardonnez-moi ; j'étois en dernier lieu chez la veuve d'un vieux Seigneur étranger, aimable de caractère et d'esprit, et qui auroit dû ne chercher à plaire que par ces endroits-là.

LE MARQUIS.

Eh ! pourquoi l'as-tu quittée, cette veuve, par exemple ?

FROSINE.

Le service y étoit dur ; j'y avois trop de fatigue.

LE MARQUIS.

Trop de fatigue ?

FROSINE.

Oui, monsieur, vous avez quelquefois entendu parler de ces personnes, qui, pour réparer l'outrage de la nature et des ans, ont recours à un peu d'artifice. Voilà justement en quoi consistoit la difficulté de mes fonctions. Une suivante n'est pas tous les jours également adroite..... Si vous saviez combien il est difficile de donner à une femme l'air d'un visage qu'elle n'a pas, cela vous surprendroit.

LE MARQUIS.

Je ne vois pas trop, Frosine, quelle maison pourroit te convenir.

FROSINE.

On m'avoit proposé d'entrer chez la jeune Eliante ; mais il lui est arrivé depuis peu une aventure qui a fait trop de bruit ; et j'ai là-dessus des délicatesses de conscience que je ne puis surmonter ; je suis si sotte !

LE MARQUIS.

Eliante ! Quelle aventure ?.....

FROSINE.

L'ignorez-vous ? Son équipage se rompt ; un jeune homme qui passe lui offre le sien ; elle l'accepte ; il n'est que huit heures du soir, et quoiqu'elle soit dans un quartier fort peu éloigné du sien, elle ne reparoît que le lendemain.

LE MARQUIS.

En bien ! quelle conséquence tirer de là ?

FROSINE.

Ah ! monsieur, je vous le demande ?

LE MARQUIS.

Mais je te surprendrois bien, si je te disois que ce jeune

homme, c'est moi-même ; qu'Eliante ne pouvant profiter de l'offre que je lui fis de la ramener chez elle, et l'effroi qu'elle avoit eu la faisant se trouver mal, elle m'ordonna de la descendre chez sa sœur, qui demeure à quelques rues près de l'endroit où l'accident arriva.

FROSINE.

Ah ! monsieur, excusez mon imprudence ; j'ignorois que vous y prissiez intérêt, et je ne dirai plus rien, dès qu'il y a de vous à elle quelque particularité.

LE MARQUIS.

Va, ma pauvre Frosine, si tous tes portraits ne sont pas plus fideles que ce dernier, on ne doit pas beaucoup y ajouter foi ; ne peux-tu pas te dispenser de servir ?

FROSINE.

Oh ! non, monsieur ; je ne veux point changer d'état, et je me fais un petit plaisir misantrope de servir tous les jours des gens dont l'origine ne vaut pas, à beaucoup près, la mienne. Par exemple, je serois dans ce cas, si j'entrois au service de Cidalise, elle qui se donne des airs de duchesse.

LE MARQUIS.

Tu lui fais assurément beaucoup d'honneur !

FROSINE.

Vous voyez que je vous découvre mes petits sentimens.

SCENE IX.

LL MARQUIS, FROSINE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur le Chevalier, et monsieur de Bretenville.

LE MARQUIS.

Monsieur de.....

LE LAQUAIS.

Bretenville.

LE MARQUIS.

Ils peuvent venir quand ils voudront.

SCENE X.

LE MARQUIS, FROSINE.

FROSINE.

Voici compagnie qui vous vient ; je vous laisse. Prenez garde toujours aux gens que vous voyez ; il y a tant de méchans esprits, tant de mauvaises langues, qu'il est bon de choisir un peu son monde.

SCENE XI.

LE MARQUIS, *seul.*

LE sort m'adresse aujourd'hui des personnages bien singuliers ! Cette Frosine a un babil pernicieux ; il semble effectivement que la médisance soit le vice affecté aux valets.

SCENE XII.

LE CHEVALIER, M. DE BRETENVILLE, LE MARQUIS.

LE CHEVALIER.

MONSIEUR le Marquis, voici monsieur de Bretenville que je vous présente, dont j'ai fort connu et fort estimé le père ; c'étoit assurément un excellent juge.

(*On se salue*).

Monsieur n'a pas embrassé la même profession, comme vous voyez, et il est venu me consulter ici sur une affaire qui lui est survenue ; mais quoique j'aie servi pendant quinze ans, j'avoue que sur le point d'honneur, il y a certain cérémonial, certaines pratiques dont je n'ai pas fait une bien profonde étude ; j'ai cru que vous pourriez en être mieux instruit que moi, et que vous voudriez bien aider monsieur de vos conseils.

LE MARQUIS.

C'est m'obliger assurément. Je dirai naturellement à monsieur ce que je pense sur son affaire.

M. DE BRETENVILLE, *assis.*

Avant tout, messieurs, il faut convenir que la bravoure est une belle chose.

LE MARQUIS.

C'est assurément la vertu des grandes ames ; et on peut dire qu'il se trouve des occasions où elle est aussi utile que glorieuse.

M. DE BRETENVILLE.

Oh ! belle, monsieur, belle ! Est-il rien de comparable à la fermeté d'un homme que jamais les dangers les plus pressans n'ont pu épouvanter ; qui, toujours prêt à parer ou à porter des coups mortels, ose se vanter de n'avoir jamais plié devant personne ?

LE CHEVALIER.

Je fais aussi grand cas de la bravoure ; mais quand elle est réglée, et suivant l'objet qu'elle se propose. Par exemple, je souhaiterois qu'avec la fermeté que fait paraître monsieur de Bretenville, il se fût mis dans le service.

M.

M. DE BRETENVILLE.

Tout beau, monsieur ! le combat singulier fut de tout temps la pierre de touche du vrai brave.

LE MARQUIS.

Il est certain que le combat d'homme à homme est de tous le plus périlleux. M. DE BRETENVILLE.

Le plus périlleux, sans doute, et le plus excellent. C'est-là que l'adresse, l'agilité du corps, la présence d'esprit, le coup-d'œil, sont mis en usage. Que peuvent, dites-moi, les plus beaux faits d'armes contre un coup de canon ?

LE CHEVALIER.

Je vous entends; mais vous conviendrez que d'un côté, l'objet est bien plus grand que de l'autre, et qu'il y a quelque chose de plus généreux à venger sa patrie par devoir, qu'à venger une injure personnelle par ressentiment.

M. DE BRETENVILLE, *faisant comme s'il poussoit une botte.*

Rien n'est au-dessus de cela : Ah ?

LE MARQUIS.

Ma foi, monsieur le Chevalier, qui est lent à venger une injure personnelle, est quelqu'un de bien équivoque, quand il s'agit des intérêts de sa patrie.

LE CHEVALIER.

La foiblesse et l'extrême vertu peuvent quelquefois avoir la même apparence. Mais ne pourroit-on pas trouver des hommes aussi redoutables aux ennemis de la patrie, que faciles à pardonner aux ennemis particuliers ? et ne seroit-ce pas là le comble de l'honneur et de la raison ?

M. DE BRETENVILLE, *poussant une autre botte.*

On ne peut rien comparer à ceci : Ah !

LE CHEVALIER.

Pour moi, si monsieur de Bretenville s'en tenoit à mon avis, il chercheroit à accommoder l'affaire qu'il vient consulter aujourd'hui. Je ne conseillerai jamais à personne de risquer sa vie et sa fortune pour une gloire fort douteuse, et qui n'existe que dans notre imagination.

M. DE BRETENVILLE, *faisant une feinte.*

Vous avez encore ceci : ah ! ah !

LE MARQUIS.

Votre sang froid, monsieur le Chevalier, me désespéreroit, en vérité. (*Haussant la voix et frappant du pied*).

Eh ! morbleu, pourquoi donc ?.....

M. DE BRETENVILLE, *mettant la main sur son épée.*

Qu'est-ce ? LE MARQUIS, *à M. de Bretenville.*

Ce n'est rien. (*Au Chevalier.*)

Pourquoi donc attaque-t-on votre réputation, quand vous n'acceptez pas ?..... LE CHEVALIER.

Eh ! monsieur, point de colère, et croyez que par mon sen-

timent, je ne prétends point réformer celui des autres.

LE MARQUIS.

Respectons, croyez-moi, des usages que la nécessité a établis; et venons, s'il vous plaît, à l'affaire de monsieur.

M. DE BRETENVILLE.

Messieurs, quel parti pensez-vous que doit prendre un homme qui, amoureux d'une demoiselle, a long-temps fréquenté dans une maison, et qui trouve en son chemin quelqu'un qui se licencie jusqu'à lui défendre de continuer ses visites ?

LE MARQUIS.

Le procédé est vif.

LE CHEVALIER.

Quand on est bien amoureux, cela n'est pas facile à digérer.

M. DE BRETENVILLE.

Aussi n'est-il pas douteux que j'en tirerai raison.

LE MARQUIS.

Je le ferois comme vous.

LE CHEVALIER.

Je ne sais pas trop quel parti je prendrois.

M. DE BRETENVILLE.

Mais ce n'est pas-là la grande question. Comme celui de qui j'ai reçu l'insulte, est extrêmement vieux et cassé, et qu'à peine il peut se tenir sur ses jambes, avant de lui demander qu'il me satisfasse, je veux savoir si je suis absolument obligé de lui faire quelque avantage, comme, par exemple, de lui accorder une épée de quelques pouces plus longue que la mienne. LE CHEVALIER.

S'il est effectivement si vieux, je crois que cela rendroit la partie plus égale. LE MARQUIS.

Mais, il faut qu'un homme, aussi infirme que vous le dépeignez, soit bien téméraire pour oser entrer en rivalité avec vous, et pour vous défendre de fréquenter dans cette maison ? M. DE BRETENVILLE.

Il n'y a point de rivalité.

LE MARQUIS.

Quoi ! il ne compte pas épouser ?

M. DE BRETENVILLE.

Point du tout. LE MARQUIS.

Dans quelle vue vous insulte-t-il donc, s'il n'a pas sur celle que vous aimez quelque dessein ?

M. DE BRETENVILLE.

Il ne peut pas en avoir.

LE MARQUIS.

Il ne peut pas en avoir ?

M. DE BRETENVILLE.

Eh ! non ; il est le père de celle que j'aime.

LE MARQUIS.

Le père ?

M. DE BRETENVILLE.

Oui. Imaginez-vous un homme qui, un beau matin, me vient bercer de mauvaises raisons, et qui me fait entendre qu'il faut rompre tout commerce.

LE CHEVALIER.

Je refléchis sur votre question; et à votre place, je ne sais si je lui ferois la grace de lui accorder une épée de quelques pouces plus longue que la mienne.

M. DE BRETENVILLE.

Je ne crois pas y être absolument obligé; mais cela se peut faire, par déférence pour le père d'une personne que l'on estime.

LE CHEVALIER.

Je ne sais que vous dire.

LE MARQUIS.

Le père! mais, monsieur de Bretenville, les statuts de la bravoure engagent-ils à une pareille querelle? un père n'est-il pas le maître de sa fille? et sans vous insulter, ne peut-il pas vous empêcher de la voir?

M. DE BRETENVILLE, *au Marquis.*

Examinez-bien la chose; vous conviendrez qu'il y a insulte, et que la querelle est bien faite.

LE CHEVALIER, *paroissant rêver.*

Les avis pourroient être partagés.

M. DE BRETENVILLE, *au Chevalier.*

Ils ne peuvent point l'être, je vous assure.

LE CHEVALIER.

Il me semble avoir entendu décider....

M. DE BRETENVILLE.

Non; tous les avis se réunissent là-dessus, et j'ai l'honneur de vous assurer.... Ah! je suis au désespoir.

LE CHEVALIER.

De quoi?

M. DE BRETENVILLE.

Je crois que ce qui vient de m'échapper, est une espèce de démenti que je vous ai donné.

LE CHEVALIER.

A moi?

LE MARQUIS.

Comment?

M. DE BRETENVILLE, *se levant.*

Oui, monsieur, je vois bien que j'ai eu le malheur de vous donner un démenti.

LE MARQUIS.

Vous vous moquez, monsieur de Bretenville.

M. DE BRETENVILLE.

Pardonnez-moi, le démenti y est; toutes les excuses que je pourrois faire à monsieur, ne seroient pas suffisantes; je suis dans le cas de lui en faire une réparation dans les formes.

LE CHEVALIER, *à part.*

Je n'avois pas compté sur celui-là.

LE MARQUIS, *à monsieur de Bretenville.*

Je vous dis, parbleu ! que vous rêvez. Et.....

M. DE BRETENVILLE.

Non ; ne me flattez point, de grace ; monsieur étoit ami de feu mon père, et est d'ailleurs trop estimable, pour que je manque à ce que je lui dois, et pour que je balance à lui en donner satisfaction. Il n'a qu'à avoir la bonté d'indiquer le lieu et le temps.

LE CHEVALIER.

Puisque je suis offensé, je compte que monsieur le Marquis voudra bien me laisser faire, et voici le lieu et le temps que je choisis..... (*Il met l'épée à la main et tombe sur monsieur de Bretenville, qui met aussi l'épée à la main.*)

LE MARQUIS.

Je ne souffrirai jamais une pareille incartade. Arrêtez donc, il y a de l'extravagance.

(*Ils se battent pendant quelque temps, jusqu'à ce que le Marquis vient à bout de les séparer.*)

M. DE BRETENVILLE, *ayant remis son épée.*

Tout auroit pu se passer un peu plus dans les règles ; mais je crois que je viens de réparer suffisamment ma faute. Adieu, messieurs ; votre décision est donc, qu'à la rigueur je ne suis point obligé de lui faire aucun avantage ? (*Il sort*).

SCENE XIII.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

QUEL Original m'avez-vous donc amené ?

LE CHEVALIER.

Je ne m'imaginois pas, je vous l'avoue, qu'il porteroit la folie jusqu'à ce point ; mais je le connoissois pour un faux brave, et je ne me repentirois point de l'avoir fait paroître devant vous, si vous sentiez quel est le ridicule d'une certaine espèce de bravoure, dont je vous ai souvent fait l'apologie.

(*Il rentre.*)

SCENE XIV.

LE MARQUIS, *seul.*

MOI faire l'apologie d'un travers aussi impertinent ! Seroit-il possible que j'eusse quelque ressemblance à ce que je viens de voir, et à tout ce que j'ai vu aujourd'hui ! Si cela étoit, en vérité, je serois bien haïssable. (*Des Instrumens préludent*). Qu'entends-je ? (*On entend frapper*).

Eh ! Quoi ! l'ont vient encore ? Ne puis - je me livrer un moment à mes réflexions ?

SCENE XV.

GELASTE, LE MARQUIS.

GELASTE, *derrière le Théâtre.*

HOLA ! quelqu'un. Annoncez Gelaste, je vous prie.

LE MARQUIS.

Gelaste ! par quel hazard ? C'est l'homme du monde le plus agréable, et qui, dans un âge avancé, sait faire le meilleur usage de la vie. Courons au-devant de lui.

GELASTE.

De la joie ! cher Marquis, de la joie ! Des gens de votre connoissance m'ont appris que vous étiez ici indisposé : je viens faire la guerre à votre mélancolie, et je vous amène grand nombre de musiciens et de danseurs.

LE MARQUIS.

Je vous suis vraiment bien obligé de vous souvenir ainsi de moi.

GELASTE.

Vous pouvez m'en avoir quelque obligation. Savez-vous bien que la petite visite que je vous rends, me reviendra à plus de deux cens pistoles ; il faut se rafraîchir sur la route, et mes musiciens ne sont pas gens à laisser tomber le reproche que l'on fait ordinairement à ces messieurs-là.

LE MARQUIS.

Je crois que cela vous importe peu, et vous êtes l'homme de France qui faite la meilleure figure.

GELASTE.

Ma foi, sans être d'une haute condition, je puis dire que je m'égale à tout ce qu'il y a de mieux. Bien des gens me traitent de vieux fou et de prodigue ; mais j'ai vécu, et je vivrai toujours de même ; j'ai naturellement les inclinations nobles. Ennemi des discussions, abandonnant tout, plutôt que de contester, me plaisant dans ces dépenses sourdes qui font que l'argent s'en va, sans que l'on sache par où, ni comment, et dans la disposition d'acheter un moment de plaisir de la moitié de mon bien, si l'occasion s'en trouve. C'est ainsi que je me fais des jours brillans ; et si ma carrière est bornée, je tâche, comme on dit, de la parsemer de fleurs.

LE MARQUIS.

Eh bien ! messieurs les critiques, messieurs les philosophes austères, qui nous prêchez l'économie, venez voir un homme qui sait jouir, et qu'un aimable désordre rend véritablement heureux.

GELASTE.

Pour heureux, je le suis ; rien ne m'afflige, et je me réjouis de tout. Vous ne croiriez pas qu'actuellement je m'exerce tous

les jours à la danse, et quoiqu'un peu pesant, tenez, je fais presque la gargouillade. (*Il veut sauter.*)

LE MARQUIS.

Arrêtez donc, vous allez vous tuer.

GELASTE.

Il y a encore certain violoncelle de par le monde sur lequel je m'escrime assez bien. Je me fourrerai parmi mes musiciens, et je veux que vous m'entendiez par-dessus tous les autres.

LE MARQUIS.

Avec grand plaisir, assurément.

GELASTE.

Pour la voix, on dit que je ne l'ai pas belle : jugez-en.....

Il chante : Clair flambeau du monde.

LE MARQUIS.

Il y a quelque chose à redire effectivement.

GELASTE.

Mais je suis amateur passionné dans la voix. Vous savez bien ce diamant dont vous trouviez l'éclat si parfait ?

LE MARQUIS.

Oui : est-ce que vous ne l'avez plus ?

GELASTE.

Non : c'est une ariette qui me l'a fait perdre.

LE MARQUIS.

Elle fut donc bien chantée.

GELASTE.

Divinement, et par une sirene d'une beauté....

LE MARQUIS.

Qu'il est doux d'être à portée de récompenser les talens comme ils le méritent ! GELASTE.

Mais rien n'est égal à mon cuisinier. Oh ! l'excellent garçon ! Qu'il met d'élégance dans tout ce qu'il fait ! J'ai toujours été fort recherché ; mais depuis qu'il est à mon service il est étonnant combien le nombre de mes amis augmente ; et l'on entend dire partout : Allons voir le cuisinier de Gelaste.

LE MARQUIS.

Quand pourrai-je mener une vie aussi agréable, et me faire, comme vous, des amis par ma magnificence ! Mais plus je contemple votre sort, et plus je vois qu'il est parfait en tout point, car vous avez des enfans qui ont les meilleures dispositions du monde, et une femme !..... Ah ! je n'en puis parler qu'avec admiration ; c'est un esprit, une douceur et tous les charmes imaginables ensemble.

GELASTE.

Oui ; ma femme a beaucoup de vertu ; mais il est arrivé du changement, et mes enfans ont tant fait les raisonneurs, qu'ils ne vivent plus avec moi.

LE MARQUIS.

Comment ! Et où est donc mademoiselle votre fille ?

Chez une parente. GELASTE.

LE MARQUIS.

Et votre fils aîné ?

GELASTE.

Il est parti pour les Indes.

LE MARQUIS.

Le cadet ?

GELASTE.

Il s'est, je crois, enrôlé comme un sot.

LE MARQUIS.

Et madame votre femme, où est-elle, s'il vous plaît ?

GELASTE.

Dans un couvent.

LE MARQUIS.

Mais si quelque différend domestique vous forçoit à vous séparer, pourquoi ne s'est-elle pas plutôt retirée à votre belle terre ?

GELASTE.

Elle est en décret.

LE MARQUIS.

En décret ?

GELASTE.

Oui. Cela vous surprend ? Oh ! j'ai su faire tête à l'orage, ayant mis ce qu'il me restoit de bien à fond perdu, mon revenu se trouve le même qu'auparavant. Que faire ? Je conviens que ma femme étoit fort aimable, que mes enfans avoient de bonnes dispositions, que ma terre étoit très-belle, mais mon cuisinier me reste. Allons, songeons à notre fête. Je vais retrouver mes chers musiciens, et disposer le divertissement. De la joie ! monsieur le Marquis, de la joie !

Il chante en sortant : Clair flambeau du monde.

SCENE XVI.

LE MARQUIS, *seul.*

Son bien à fond perdu ? Sa femme dans un couvent ? Quel sort pour une dame si charmante ! Ah ! si nous nous plaignons quelquefois de la légèreté des femmes, combien plus souvent ce sexe aimable a-t-il d'inhumanités et de mépris à essuyer de notre part ? C'est cependant sur les exemples et sur les discours de gens de cette espèce, que je combats tous les jours l'amour qu'Hortense m'inspire. (*Il rêve un instant*). Je ne sais ; mais je me sens attendrir.

SCENE DERNIERE.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, HORTENSE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *à la Marquise.*

Peut-être notre stratagême aura-t-il fait quelqu'effet sur lui.

LA MARQUISE, *au Marquis.*

Un de vos amis vous amène ici, mon fils, de quoi former une fête des plus agréables. J'y prendrois part volontiers, si le départ d'Hortense ne sembloit nous ôter tout espoir de plaisir.

LE MARQUIS, *en regardant Hortense.*

Quoi ! madame vous quitte ?

LA MARQUISE.

Une affaire indispensable la rappelle à Paris. Eh bien ! mon fils, vous avez reçu plusieurs visites de la part de gens, qui, sans doute, n'ont pas dû vous déplaire ! Eh ! quoi ! vous paroissez rêveur ? LE MARQUIS.

Il me paroît difficile, je vous l'avoue, de justifier certains ridicules ; et je ne saurois disconvenir que, dans la conversation que nous avons eu tantôt ensemble, toute la raison n'ait été de votre côté. Mais, dites-moi, qu'elle affaire si pressée rappelle donc Hortense à Paris ?

HORTENSE, *au Marquis.*

Soyez sûr, monsieur, qu'ayant résisté aux instances que madame m'a faites de passer ici encore quelque temps, il faut que j'aie des raisons essentielles qui me déterminent à quitter ce séjour. LE MARQUIS.

Ne puis-je les savoir ?

HORTENSE, *un peu attendrie.*

Que voulez-vous que je vous dise ?

LA MARQUISE.

Quel si grand intérêt prenez-vous au départ d'Hortense ? Surmonteriez-vous une fausse honte ; et voudriez-vous me croire, puisque vous reconnoissez que j'ai pour moi la raison ?

LE MARQUIS, *se jettant aux pieds d'Hortense.*

Ah ! que la raison a de force, quand elle est aidée de l'amour ?

LA MARQUISE.

Que faites-vous ?

LE CHEVALIER.

Quel changement !

HORTENSE.

Quel est donc votre dessein, Marquis ?

LE MARQUIS.

D'obtenir, par mes regrets, le pardon des travers qui ont pu justement vous irriter contre moi, de n'être plus opposé à moi-même, de me dégager de tout ce qui m'éloignoit de vous, et de vous rendre enfin un cœur, qui, quoique long-temps victime des faux airs, n'a jamais cessé un instant de vous adorer. HORTENSE, *regardant la Marquise.*

Madame..... LA MARQUISE.

Soyez généreuse, Hortense ; oubliez le passé.

LE CHEVALIER.

Allons ; et que la fête amenée par Gelaste, soit le commencement de celles qu'une union si heureuse fera naître.

FIN.

PQ
1982
F3
07
1802

Fagan, Christophe Barthélemy
Les originaux

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY